

ÉVÈNEMENT

Le Beirut Art Film Festival maintenu envers et contre tout !

Du 7 au 17 novembre, le théâtre Béryte de l'USJ accueillera la 9e édition du BAFF. Au programme cette année : 16 films, dont un présenté à Beyrouth en première mondiale, deux conférences et une exposition. Tous placés sous l'emblème de la liberté.

Zéna ZALZAL

Et de 9 pour cet événement créé par Alice Mogabgab en 2015 ! Et qui n'a jamais cessé, bon an mal an, d'assurer ses rendez-vous en présentiel ou via l'application Zoom avec son public. Cette année encore, alors que le Liban fait face à des perspectives pour le moins menaçantes, les organisateurs du Beirut Art Film Festival (BAFF) ne veulent pas baisser les bras. Soutenus par leurs partenaires (ambassades et institutions culturelles) ainsi que par des « sponsors libanais formidablement solidaires », ils ont choisi de poursuivre leur engagement culturel pour « contribuer à la résilience de beaucoup de Libanais » et participer aussi, dans la mesure de leurs moyens, à contrer « l'enlèvement à tous les niveaux du pays du Cèdre (...) qui se trouve aujourd'hui menacé dans son identité et son existence mêmes ». Et cela à travers une 9e édition du festival, qui propose de revisiter à travers 16 films, 2 conférences et une exposition, « les batailles menées par des hommes et des femmes, d'hier et d'aujourd'hui, de Suisse, de Belgique, d'Espagne, d'Italie, de Pologne ou du Liban, pour la préservation de la dignité et d'un avenir aux horizons ouverts sur la liberté ».

C'est ce qu'ils ont annoncé mardi 17 octobre au cours d'une conférence de presse tenue quatre ans, jour pour jour, après le début de la crise le 17 octobre 2019, dans une puissante symbolique de révolte contre un sombre état de fait et de résistance culturelle. Car, comme l'a signalé Alice Mogabgab, la fondatrice – et le moteur – de cet événement : « La culture n'est pas une arme, elle n'est pas un divertissement non plus ; la culture, c'est ce tissage patient du vrai avec le beau, du passé avec le présent, du fragile avec l'intemporel ; c'est cette trame universelle dans laquelle l'intelligence humaine plonge pour mieux s'aguiser et trouve les ressources pour refuser de se soumettre au diktat du plus fort, qu'il soit politique, religieux ou économique. C'est ce qui nourrit l'indépendance, et entretient et défend la liberté. »

Au profit des étudiants

Placé donc sous l'emblème de la liberté, cette 9e édition du BAFF se déroulera en deux temps. À Beyrouth d'abord, au théâtre Béryte situé dans l'enceinte du campus des sciences humaines de l'Université Saint-Joseph, rue de Damas, qui accueillera du 7 au 17 novembre les projections de films, les conférences et l'exposition. Puis, à partir de janvier 2024, dans les différentes régions du pays où, après quatre années d'interruption, le BAFF a choisi d'aller, « non seulement à la rencontre de toutes les écoles du Liban, mais aussi des habitants », avec une programmation des 16 films répartis sur une trentaine de séances, échelonnées sur plusieurs mois. « Une seconde phase dont les détails seront diffusés le 21 décembre prochain », indique Mogabgab.

Pour en revenir à la programmation



Alice Mogabgab présentant le film biopic d'Élias Rahbani.

tion beyrouthine, elle se déroulera donc entièrement, cette année, au théâtre Béryte de l'Institut d'études scéniques audiovisuelles et cinématographiques – Iesav – de l'USJ. « Parce que la place naturelle de ce festival est dans cette institution qui forme les réalisateurs et cinéastes de demain », a assuré le directeur de l'Iesav Toufic Khoury. Cynthia Ghobril Andréa, directrice de la Fondation de l'USJ, a pour sa part mis en lumière l'autre bénéfice pour les étudiants de cette initiative, « dont les recettes des ventes de billets seront intégralement versées à

la Fondation USJ au profit des étudiants de l'Iesav ».

Des films à ne pas rater

C'est avec *La Couleur de l'encre*, de Brian D. Johnson, une fascinante épopée sur les traces de l'encre et ses sublimes nuances, présentée en partenariat avec l'Office national du film du Canada, que s'ouvrira donc le mardi 7 novembre à 19h cette 9e édition du BAFF. Et c'est en partenariat avec le ministère de l'Éducation et le soutien de l'Association Philippe Jabre que s'ouvriront également à la même date les dix jours de projection

de *La Bataille du cèdre*, un très beau documentaire qui raconte l'aventure extraordinaire d'un homme, le Dr Youssef Tawk, qui œuvre seul à la renaissance des forêts de cèdres du Liban. Ce film, qui est par ailleurs destiné à faire la tournée des écoles libanaises, sera projeté du 7 au 17 novembre dans l'amphithéâtre Leila Turki de la Bibliothèque orientale avec, à l'issue des séances, des visites guidées de la bibliothèque.

Parmi les films à ne pas rater dans cette édition 2023 : *Chopin. I Am Not Afraid of Darkness. Three Countries. Three Wars. One Music*, qui sera

présenté à Beyrouth en première mondiale. Un film qui, à travers les portraits de trois musiciens issus de trois différents pays mais portés par une même passion pour la musique du célèbre compositeur polonais, raconte l'espoir et la résilience qu'offre la culture dans les temps sombres. Une coproduction polonoise et coréenne sortie en 2022 et tournée en partie à Beyrouth grâce à l'intervention de l'ambassadeur de la Pologne au Liban Przemyslaw Niesiolowski, qui a insisté pour que le tournage des scènes du Moyen-Orient y aient lieu plutôt qu'en Jordanie, a-t-il lui-

même révélé au cours de la conférence de presse.

Idem pour *Goya, Carrière & the Ghost of Buñuel*, une coproduction Espagne/France, 2022, signée José Luis Lopez-Linares. « Un film dans lequel le réalisateur espagnol aborde la vie et l'œuvre de son célèbre compatriote à travers les regards de l'écrivain français Jean-Claude Carrière et du cinéaste Luis Buñuel », souligne avec finesse José Luis Marquez, l'administrateur de l'Institut Cervantès de Beyrouth, également partenaire de l'événement.

Les Rassam-Berri, Goya et Élias Rahbani

Parmi les autres opus de cette réédition très riche et diversifiée sélection 2023, on signale aussi : *La saga Rassam-Berri. The Family, le cinéma dans les veines* de Florent Maillet & Michel Denisot, qui vient de sortir en France sur cette famille de producteurs français d'origine libanaise (présenté ici en partenariat avec Abbout Productions), ainsi qu'*Élias Rabbani* de Feyrouz Serhal (une coproduction Liban/Qatar, 2023, 80 minutes, en arabe, présentée en partenariat avec al-Jazeera Documentary) ; ou encore *Perugino. Eternal Renaissance*, de Giovanni Piscaglia, un documentaire réalisé en 2023 – et accompagné d'une exposition qui se tient du 17 octobre au 17 novembre à l'Iesav (également proposé par l'Institut culturel italien) – qui revient sur la vie et l'œuvre d'un maître de la Renaissance italienne Pietro Perugino, à l'occasion du 500e anniversaire de sa naissance. Mais aussi deux films présentés en partenariat avec l'ambassade de Belgique Wallonie-Bruxelles : *La Vie en kit*, d'Élodie Degruve, « qui présente l'architecture équilibrée en Belgique », et *Le Testament de Manet*, « qui sera suivi d'une conférence du grand historien belge Thierry de Duve », comme l'a signalé l'ambassadeur de Belgique au Liban... En émettant le souhait que ce festival puisse avoir lieu comme prévu. On croise les doigts !

Pour plus d'infos, consulter le programme sur beirutartfilmfestival.org. Les billets sont en vente sur antoineticketing.com

« Lucioles d'or » à Éliane Raheb

En signe de reconnaissance pour son travail cinématographique engagé dans la mémoire de guerre et dans l'édification d'une société plus équitable, les organisateurs du BAFF remettront la troisième édition des Lucioles d'or à la réalisatrice libanaise Éliane Raheb, le mercredi 8 novembre à 21h30, dans le jardin de la Francophonie. À cette occasion, Éliane Raheb donnera une master class modérée par Hady Zaccak, lundi 13 novembre à 20h, sur la réalisation de portraits documentaires.



L'ambassadeur de Pologne présentant le film « Chopin. I Am Not Afraid of Darkness. Three Countries. Three Wars. One Music ».



José Luis Marquez, administrateur de l'Institut Cervantès de Beyrouth, présentant le film espagnol « Goya, Carrière & the Ghost of Buñuel ».



Alice Mogabgab, un engagement culturel pour la résilience et la liberté.



L'ambassadeur de Belgique Koen Vervaeke a émis le souhait que ce festival puisse avoir lieu comme prévu. Photos Michel Seygh

ENTRETIEN

Antoine Boustany : Nous sommes tous des « addicts »

Le psychiatre et addictologue raconte l'histoire de l'une de ses patientes, ancienne toxicomane, dans son dernier ouvrage « Blanche, pour le malheur et le bonheur » (éd. Complicités), qu'il signe aujourd'hui jeudi 19 octobre de 17h à 18h30 sur le stand de la Librairie Antoine au salon du livre international de Beyrouth.

Propos recueillis par Louise SERVANS

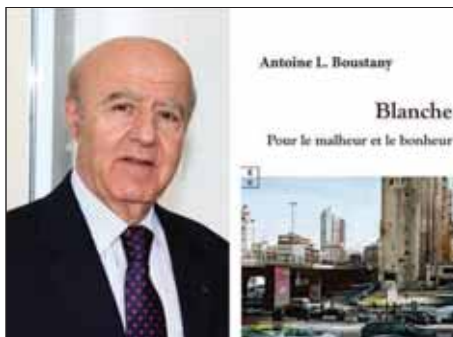
C'est une histoire vraie. Une histoire tristement commune aussi. Celle d'une jeune femme, Leïla, ayant sombré dans l'alcool et la drogue après la perte de son fiancé durant la guerre civile libanaise. Combattants, civils, hommes, femmes, pour tous ceux ayant vécu les horreurs du conflit d'un peu trop près, ces substances dites « déréalisantes » étaient monnaie courante. Dans les années 1980, pour tenter de sortir Leïla des griffes de « la blanche », la poudre d'héroïne, sa famille la met en relation avec le Pr Antoine Boustany, psychiatre et addictologue. Trente ans plus tard, le médecin couche sur papier l'histoire de cette patiente qui l'a tant marqué dans son dernier livre *Blanche, pour le malheur et le bonheur*. Rencontre.

Pourquoi vous semblait-il intéressant de partager l'histoire de Leïla ?
Ma motivation était double. D'abord, l'histoire de Leïla et de

sa famille permet de peindre un tableau représentatif de la société de guerre : la perte de sens, de valeurs, le délitement des familles. Ce n'est pas une simple histoire individuelle ou une biographie ; c'est une réflexion globale sur ces conflits armés qui durent, ici et ailleurs, et sur leurs conséquences les plus perverses. Ensuite, je voulais également montrer comment on tombe progressivement dans la drogue. Cela n'arrive pas par hasard, par malchance ou à cause de mauvaises fréquentations comme on l'entend souvent. N'importe qui peut être concerné. C'est ce que montre le personnage de Leïla qui ne correspond pas à l'image que nous nous faisons généralement de la toxicomanie : c'est une femme, elle est bien entourée et vient d'un milieu social relativement aisé.

Pensez-vous que le fléau de l'addiction menace encore autant la société libanaise actuelle ?

Absolument. C'est une calamité qui traverse les âges et qui ne touche pas que les populations en



Le professeur Antoine Boustany. Photo DR

guerre. En témoigne la part bien plus importante d'addicts en Europe que dans notre région. L'usage des drogues n'a en fait jamais vraiment diminué au Liban. Elles sont,

certes, particulièrement prégnantes en temps de guerre, car elles servent de moyens d'échange, elles émoussent la souffrance et anesthésient l'anxiété ; c'est d'ailleurs

pourquoi on distribuait du vin aux poilus dans les tranchées lors de la Première Guerre mondiale. Mais elles restent jusqu'à aujourd'hui un fléau qu'il est très difficile d'éradiquer et dont on parle assez peu.

Pourquoi, selon vous, n'en parlons-nous pas assez ?

D'une part, parce que la situation ne change pas vraiment, avec les mêmes réseaux de trafiquants, les mêmes rapports de force, le même taux d'addiction depuis des décennies. Il n'y a pas de nouvelles avancées qui méritent de faire les gros titres. D'autre part, c'est que l'actualité nationale ne manque généralement pas de péripéties. Elles trusent l'attention des médias et du public et c'est bien normal. D'autre part, je pense que la réticence à aborder ce sujet découle également de la nature particulièrement complexe de cette pathologie. Les proches des patients addicts se trouvent souvent découragés face à la répétition des échecs des traitements proposés, ce qui les conduit pro-

gressivement à l'impuissance et à l'évitement du sujet.

Dans votre livre, les soins hospitaliers et les multiples cures de désintoxication ne suffisent effectivement pas à sauver Leïla de « la blanche ». Mais elle finit par s'en sortir grâce à l'amour. Souhaitez-vous, à travers cette histoire, apporter des enseignements à ceux confrontés de près ou de loin à l'addiction ?

Efficacement, je souhaite transmettre un message d'espoir. L'addiction ne disparaît pas toujours, mais elle se transforme. Le travail de soignant n'est pas la priorité. En réalité, il s'agit plutôt de modifier l'objet de l'addiction, en substituant des substances dangereuses par des sources de plaisir plus saines. C'est ce que l'on appelle les addictions salvatrices. En pratique, elles se traduisent souvent par des rencontres amoureuses, la fondation d'une famille, un recours à la foi ou à la spiritualité. D'aucuns disent que nous sommes finalement tous addicts. Tout dépend vers quoi nous nous orientons.